

Lettre et reflexions, De Mr. **, Médecin de la Faculté de Paris. : sur la qualité de maître ès arts, nouvellement exigée pour être chirurgien de Saint Cosme.**

Contributors

Santeul, Louis de.

Publication/Creation

[Place of publication not identified] : [publisher not identified], 1743.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/pn4xeacy>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

LETTRE

ET

REFLEXIONS,

De M^R. ****, Médecin de la
Faculté de Paris.

*Sur la qualité de Maître ès Arts,
nouvellement exigée pour être
Chirurgien de Saint Cosme.*

Qui Duos sectatur Lepores, Neutrum Capit.



1743. ~

E P I G R A M E.

POUR me faire Raser avant de voir Silvie ,
J'entrai chez le premier venu ,
C'étoit Damien le plus connu
Dans l'Art de décorer la phisionomie ;
Il me dit, quoiqu'il fût d'un chacun recherché ,
Qu'il quittoit ce Métier pour apprendre Aristote :
En sortant de ses mains mon visage écorché ,
Publia partout sa Marotte.

L E T T R E
ET REFLEXIONS,

De M^R. * * * *, Médecin de la
Faculté de Paris.

*Sur la qualité de Maître ès Arts, nou-
vellement exigée, pour être Chirurgien
de Saint Cosme.*

Qui Duos sectatur Lepores Neutrum Capis

M^R.

Croyez-moi, ne vous effrayez point du projet d'affujettir les Eleves en Chirurgie à l'étude du Latin & de la Philosophie : vous apprehendez que les Malades n'en patissent, il n'y aura plus dorénavant, dites-vous, de Police dans l'exercice de la Médecine, les Médecins & les Chirurgiens seront tous pêle mêle ; On ne sçaura dans ses infirmités à qui s'adresser ; calmez-vous, je vous le conseille, le desordre ordinairement se prépare & s'in-
sinue, mais il n'éclate pas tout à coup.

A.

Depuis plus de deux Siècles la Compagnie des Chirurgiens médite de se soustraire de sa dépendance, & d'avoir un de ses Membres pour chef: Remarquez donc que ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle arrive à son but, Elle attendra quelque tems pour étaler sa victoire, la politique lui inspirera d'en suspendre les conséquences.

Exclure les Barbiers du droit d'être Chirurgien, convenez que c'est éteindre le Seminaire de la Chirurgie; Exiger de ceux qui leur succéderont l'étude du Latin & de la Philosophie, & le degré de Maître ès Arts, c'est supprimer leur ancien apprentissage & les frustrer de l'unique moyen d'exceller dans leur Art.

Cela faite aux yeux, je l'avois bien prédit, je ne vous dissimulerai pas que je m'étois flatté de ralentir l'ambition des Chirurgiens, je vois à présent que je n'ai fait que les hâter dans leurs intrigues.

La Conscience & la Religion ont fait la Médecine, l'Autorité la soutient; l'usage de la Médecine est si délicat, que l'Autorité ne décide à son sujet, que dans la vûë d'interpeller la diversité des sentimens: Elle veut même que l'on les lui expose, mais toujours avec soumission. C'est ce que j'observerai exactement. Si par malheur je paroïssois trop vif, mon zèle pour les Malades m'excusera,

leur satisfaction est la portion la plus touchante du bien public ; d'ailleurs étant Médecin de la Faculté de Paris ; pourquoi ne profiterois-je pas des Droits de la Fille aînée de France , l'Université ? Cette Adoption m'encourage naturellement à m'humilier avec une sorte de confiance, aux pieds du Trône, pour y soutenir & défendre mon ministère.

Quelques réflexions me suffiront pour remplir ce dessein, vous les trouverez, Monsieur, au bas de cette Lettre, qui leur servira de préliminaire, avec lequel pour dévoiler les motifs du projet des Chirurgiens, & les conséquences que l'on en peut tirer, je me propose de vous détailler tout ce qui s'est passé depuis trente ans, entr'Eux & les Médecins.

La Faculté a eu des tems heureux, où sa Discipline florissoit, au milieu d'une paix profonde; elle n'oubliera jamais celui de Mr. Fagon, premier Médecin du feu Roy Louis XIV. d'heureuse mémoire. Ce vrai Médecin se servit d'abord du crédit de sa place, pour protéger la Faculté, il se signala dans la suppression de la Chambre Royale qui en étoit la rivale; Mais il s'y prit auprès de Sa Majesté avec tant d'égard pour tous ceux qui y étoient intéressés, que la plûpart des Médecins qui se trouverent déchûs du pouvoir d'exercer la Médecine dans Paris, s'empresserent de devenir Confreres de leur

Ennemi : ils se refugierent dans le sein de la Faculté, pour y prendre les degrés avec toutes les formalités ordinaires, moins dans la vûë de se perfectionner, (c'étoit réellement d'habiles gens & connus pour tels,) que d'y manifester leur vénération envers la Faculté. Monsieur Fagon fut si sensible à leur démarche, qu'il les honora tous, en choisissant parmi ces Bacheliers, le Sr. Michelet, pour être Premier Médecin du Roy d'Espagne. Quelle grandeur d'ame dans Mr. Fagon! Que d'équité!

De son tems, les Chirurgiens vivoient aussi en bonne intelligence avec la Faculté, du moins n'osèrent-ils lui susciter aucun Procès. Le Sieur Maréchal, qui devoit à Mr. Fagon la Charge de Premier Chirurgien, les contenoit dans le respect, ils ne leverent le masque que sur la fin de l'année 1714. Ce n'est pas qu'ils n'en eussent bien envie; car le Sieur Maréchal qui n'étoit que Chef de la Barberie, desiroit depuis long-tems le titre de Chef de la Chirurgie; Mais il sentoit que le Serment qu'il prêtoit à la Faculté tous les ans par son Lieutenant, étoit directement opposé à son dessein.

D'un autre côté, les Chirurgiens se lassoient de prêter ce Serment, contre lequel ils prévariquoient, en portant chez les Malades des Drogues alterantes, corroboratives en ca-

chette des Médecins, & au préjudice des Apoticaire.

Ces motifs déterminèrent en 1714, le Sr. Maréchal à défendre à son Lieutenant d'accompagner, suivant la Coutume, les Prévôts de Saint Cosme, à la prestation du Serment, qu'ils font à la Faculté tous les ans le lendemain de la Saint Luc.

Cette absence extraordinaire du Lieutenant, & pour laquelle les quatre Prévôts n'alléguoient aucune excuse, contraignit la Faculté de ne point recevoir les Prévôts au Serment & c'est ce qu'ils demandoient. Elle prit ensuite le parti de se pourvoir au Parlement, pour faire ordonner que le Lieutenant du Premier Chirurgien continueroit d'assister à la cérémonie du Serment.

Après dix ans de procédures il intervint, au Rapport de Mr. l'Abbé Menguy, un Arrest qui exempta le Lieutenant d'assister au Serment, & qui en changea la teneur en faveur des Chirurgiens.

La Faculté sentant le préjudice que lui faisoit cet Arrest & prévoyant les inconveniens qui s'ensuivroient, ne put s'empêcher de se pourvoir par Requête Civile; l'affaire est encore pendante au Parlement.

Les Chirurgiens au contraire s'avantagerent de cet Arrest de toutes les façons, surtout à l'appui du crédit du Sieur Maréchal; qui malgré la Faculté, fit établir dans leur

Amphithéâtre cinq Démonstrateurs, en vertu de Lettres Patentes enregistrées au Parlement.

Leur Communauté quelque tems après fut érigée en Académie Royale, avec le droit d'y faire des Observations, d'en recueillir de toutes parts, d'en composer des Livres, dont ils viennent de donner le premier Essai; enfin leur gloire est à son comble, on les a fait Censeurs Royaux, tandis qu'autrefois, sans l'approbation de la Faculté, ils ne pouvoient faire imprimer aucun Livre.

Toutes ces prérogatives supposent ordinairement, dans ceux qui en sont revêtus, une érudition distinguée, Comment donc les concilier avec la conduite des Chirurgiens, qui affectent aujourd'hui de s'avilir, en méprisant leur qualité de Barbier, en se disant Gens sans Lettres, & en imaginant une réforme, par laquelle ils ne veulent plus recevoir d'autres Eleves, que ceux qui seroient Maîtres ès Arts?

Pourquoi donc se récrioient-ils avec tant de hauteur & de fiel, en 1736. contre les deux Théses de la Faculté, dans lesquelles l'on prouvoit, par l'une, que *la Chirurgie n'étoit pas plus certaine que la Médecine*, & par l'autre, en ne parlant que des personnes, que *le Chirurgien n'étoit pas plus certain que le Mé-*

Quoi! Convenoit-il à des Gens qui se reconnoissent de simples Barbiers, sans Latin ni Philosophie, de critiquer ces Théses, avec aussi peu de ménagement pour les Médecins, leur disputant la prééminence, & osant avancer, que *nulle Loy, nulle convention, n'asserviroit la Chirurgie à la Médecine?*

Ont-ils pû répondre aux raisons qu'on leur a opposées, pour soutenir la prééminence de la Médecine; leur prestation de Serment à la Faculté, la redevance d'un Ecu d'or qu'ils lui payent tous les ans, ne leur ont-elles pas paru des preuves si convainquantes de leur infériorité & de leur dépendance, que malgré tous les avantages qu'ils s'étoient procurés avec l'Arrest de 1724. ils ont pris le parti de ne le plus reconnoître, & de signifier à la Faculté qu'ils ne viendroient plus lui prêter de Serment.

Cette nouvelle Instance est pendante au Parlement, les Chirurgiens n'en ignorant pas l'injustice & la témérité, ont encore senti qu'il leur seroit impossible d'y réussir, tant que les Médecins seroient censés les avoir enseignés & les enseigner encore, & tant qu'ils seroient regardés comme leurs legitimes Supérieurs: c'est ce qui les détermine à s'efforcer de dépouiller la Faculté du droit de Chef de la Chirurgie, pour en revêtir le Premier Chirurgien. Il leur faut pour cela décriser leur

ancienne Discipline , se dégrader eux-mêmes en renonçant à l'état de Barbier , sous prétexte d'étudier le Latin & la Philosophie.

Ce font-là, Monsieur, les vrais motifs de toutes les tentatives des Chirurgiens; Mais que les Nations seront surprises, d'apprendre que les Chirurgiens de Paris, qu'elles ont cru, jusqu'ici, les plus grands Maîtres de leur Art, conviennent aujourd'hui, qu'ils ne font cependant, à les écouter, que des Artisans sans Etude? On craindra quelque feinte de leur part, & sçachant leur discorde avec la Faculté, leur humilité passera pour une ressource de l'orgueil, persuadé que l'on est, que quand la subordination paroît insupportable, on se livre indifféremment pour en secouer le joug, ou à la vanité ou à l'ignominie.

Il est à souhaiter, pour l'honneur de la Faculté, & même de la Chirurgie, que les Nations ne fassent que ces réflexions; si les Chirurgiens se méconnoissent aujourd'hui, ils ne sçauroient empêcher la Faculté de déclarer qu'ils sont tout autres qu'ils ne se disent eux-mêmes. Ce seroit leur faire injure, que de les accuser de ne sçavoir ni parler ni raisonner. Ils donnent tous les jours au Public des preuves du contraire, ils excellent dans leur Art, ils ont mis à profit les Leçons de la Faculté, leur Chef-d'œuvre en est le précis,

& c'est le plus bel exercice qu'on ait pû imaginer. Il est glorieux pour la Faculté d'avoir fait de pareils Eleves , aussi elle les maintiendra toujours dans leur reputation.

Il faut pourtant que ce soit quelque Médecin qui leur ait inspiré leur Projet ; car on ne pouvoit pas mieux servir la Faculté & justifier ses prétentions contre les Chirurgiens. Elle en triompheroit si elle le vouloit. Mais les Subalternes ont un avantage , c'est que les Supérieurs les ménagent en tout tems.

Cependant la Faculté peut reprocher aux Chirurgiens , le refus qu'ils lui font depuis quelque tems , de prendre ses Leçons & d'écouter ses Conseils ; elle leur demandera, jusqu'à ce qu'ils se soient essayés sur le Latin & la Philosophie , pour quelles raisons ils dédaignent des Leçons, que la Faculté leur donne, d'une façon à favoriser leur vanité, en les laissant faire accroire, qu'ils en sont les Auteurs ; elle leur demandera s'il ne vaudroit pas mieux pour eux de s'y prêter, que d'implorer une autre Discipline, avec laquelle il sembleroit, non-seulement qu'ils naissent dans les Sciences, mais encore que le Public soit obligé d'attendre, sans être sûr d'en être mieux servi. En verité, leur conduite & leur exemple avertiront les Maîtres des grands Estats & ceux qui en dé-

pendent , que pour se maintenir , se faire estimer , & s'avantager les uns les autres : il faut toujours prévenir les nouveautés , ne les occasionner jamais , & encore moins les désirer.

A l'appuy du Projet des Chirurgiens , on les obligeroit encore de mettre au rebut tous leurs Livres imprimés sans l'approbation de la Faculté. Si l'on ne peut être Chirurgien , sans sçavoir le Latin & la Philosophie , à plus forte raison ne peut-on faire de bons Livres ; la Faculté cependant leur en connoît d'excellens qu'elle a approuvé , & quoique ceux qui en étoient les Auteurs ne sçussent ni le Latin ni la Philosophie , elle admiroit néanmoins dans leurs Écrits , & l'on y admire une judiciaire d'autant plus parfaite , qu'elle est naturelle & rendue en notre Langue , dans laquelle ils s'étoient perfectionnés , à peu près de même que les personnes du sexe qui s'attachent à la bien parler.

Comment est-ce que les Chirurgiens sont parvenus , sans sçavoir le Latin ni la Philosophie , aux Titres & aux Droits de Censeurs Royaux ? Comment aussi peuvent-ils s'acquitter des fonctions de Démonstrateur ? La Faculté a toujours déclaré qu'ils n'étoient pas capables de remplir tous ces devoirs. La qualité de Maître ès Arts , à laquelle ils aspirent , ne démontre-t-elle pas que la Faculté

(11)
étoit bien fondée dans l'opposition qu'elle fit
aux Lettres Patentes de 1724?

Il faut donc, en attendant cette qualité qui
les flatte, qu'ils se rétractent de toutes les in-
jures qu'ils imaginèrent contre la Médecine
& les Medecins, lorsqu'en 1736. dans la
crainte qu'ils n'abusassent de toutes les pré-
rogatives qu'ils s'étoient faits attribuer., la
Faculté les avertissoit encore qu'ils n'étoient
pas si certains qu'ils le pensoient, du moins pas
plus que le Medecin. Ne diroit-on pas qu'ils
ont enfin ouvert les yeux quand on les voit
soupirer après l'étude du Latin & de la Phi-
losophie?

Qu'ils s'épargnent cette fatigue en s'atta-
chant à la Faculté. Elle sçait les momens de
leur fournir les lumieres, & elle les leur don-
ne sans qu'on s'en apperçoive. Il ne faut
pour cela que de l'humanité & de la sou-
mission, avec lesquelles il regne toujours une
harmonie & une correspondance parmi ceux
dont les Ministeres s'entre-aident.

C'est par tendresse pour les Chirurgiens,
que la Faculté regrette leur qualité de Bar-
bier, ils en étoient autrefois si glorieux que
chacun les distinguoit & à juste raison; la Con-
fiance du Public a quelque chose de si flatteur,
que le talent de raser n'a rien de dèshono-
rant; il y a des gens, & même des personnes
de condition qui ne se fient qu'à eux-mêmes

pour se rendre ce service. Decorer l'homme à l'aide d'un instrument sans lui offenser le visage n'est pas une fonction basse, il y a des excellentes & respectables familles qui se font honneur d'avoir pour ancêtres des Chirurgiens-Barbiers, ceux d'aujourd'hui auront peut-être bien de la peine à revendiquer l'état qu'ils abandonnent, ils seront remplacés par les Perruquiers qui se feront un honneur singulier de posséder à titre de maître le droit de faire la barbe, tandis qu'ils n'en jouissent à présent qu'à titre de vassaux de la Chirurgie; en vain les Chirurgiens étouffent-ils leur origine, le droit de l'abjurer, qu'ils n'ont que d'aujourd'hui, en éternise la Memoire.

L'ingratitude leur fait mépriser la Barbierie, & en même temps les aveugle au point de faire les premiers, un Procès à notre Langue, ils la repudient comme incapable de les instruire, tandis qu'ils devroient la chercher comme étant le langage d'une Nation à laquelle la Chirurgie doit toute sa perfection & toute sa gloire. Si les François n'avoient ni vivacité, ni émulation, ni curiosité, ni délicatesse, ni bravoure, s'ils ne s'étoient pas exposés & ne s'exposoient pas encore, la Chirurgie seroit bornée à secourir les écarts ou les efforts de la Nature, au lieu que par un Caractere particulier, & qui lui est singulièrement honorable, notre Nation a fourni &

fournit encore aux Chirurgiens de frequentes occasions d'operer , & par consequent de devenir les plus habiles Chirurgiens de l'Europe.

Puisque les François les ont fait operer il faut les obliger à n'étudier & ne parler qu'en François ; si le Latin & la Philosophie peuvent leur donner quelque connoissance , les Medecins continueront de leur communiquer celles qui leur sont nécessaires , qu'ils s'attachent à ces Medecins , qu'ils se tiennent dans les bornes de leur état , leurs operations en seront plus heureuses , M. Fagon en donna la preuve lorsqu'il se fit tailler par le sieur Maréchal : le Medecin malade , le fameux Chirurgien devinrent alors les objets des regards du Public , M. Fagon sur tout qu'on ne sçauroit trop nommer , dans le point de vûë où il étoit , & principalement dans le cas où la douleur fait éclipser le merite des plus grands hommes , fit voir à l'Univers le plus beau modele du concours de la Medecine & de la Chirurgie , le sieur Marechal se contenta d'avoir fait l'operation ; M. Fagon fit à son tour admirer sa sagesse , Lui qui sans se départir de la politesse , se reserva le soin des appareils , des remedes topiques , du tems de les appliquer & du régime , pour apprendre , quoiqu'il eut choisi le plus habile Operateur , ce que sont les Medecins vis-à-vis des Chirurgiens.

Si les Chirurgiens veulent se faire appuyer dans leur Projet , qu'ils se donnent de garde , comme ils ont fait par rapport à la Faculté , d'en informer Messieurs Chycoineau & Helvetius ; Ces dignes successeurs de M. Fagon , Ces vrais Medecins comme lui , représenteroient Qu'il n'est pas naturel d'enlever aux Facultés, & sur-tout à celle de Paris, des hommes qu'elle a appris , en s'en formant pour elle , aux autres Medecins à s'en former pour eux ; Qu'il ne s'agit que de contraindre ces hommes à respecter pour toutes les autres Facultés, d'abord celle de Paris ; Qu'ils ne savent pas ce qu'ils font , que c'est à la Faculté à les définir , Qu'ils n'ont d'autre nom & d'autres qualités dans le monde que celles qu'elle leur a donné , Qu'enfin ils sont en état de bien servir le Public , & bien mieux que des Chirurgiens d'une nouvelle Fabrique qui ne serviroit qu'à renouveler bien-tôt la destruction des Chirurgiens de longue robe.

Quand même ce Projet seroit passable , si les Chirurgiens l'avoient communiqué à la Faculté , ils auroient du moins justifié la simplicité de leur zele : Ne savent-ils pas depuis long-tems que la Faculté est prévoyante , & qu'elle a pour eux des bontés par état , Ce qui la fâche aujourd'hui , c'est de voir leur dessein sans y applaudir , & d'avoir la mortification de ne pouvoir y consentir ? Ne savent-ils pas que sans le Medecin ils n'ont nulle autorité ,

Que sans lui point de rapport en justice, point de question de Criminels, point de décision sur les matieres concernant les deux états, Que leurs Statuts n'ont été enregistrés qu'après le consentement de la Faculté & celui des Medecins de Cour; De plus, Ils devroient penser qu'ils ont une telle liaison avec ce qui compose l'Oeconomie politique, que le changement de leur Discipline entraineroit celui des Ordonnances, des Arrêts du Parlement, des Reglemens de Police & des Loix Civiles & Ecclesiastiques.

A parler vrai, les Chirurgiens n'ont jamais été reformés: On a seulement songé à les remettre dans leur ancien état. Qu'ils s'y tiennent en suivant les erreimens de leurs peres, Ils éprouveront comme eux, qu'avec les instructions de la Faculté, il leur est inutile de sçavoir le Latin & la Philosophie, Qu'ils cherissent sa domination, qu'ils se maintiennent à son exemple dans leur état & leur Discipline, Ils jouiront comme elle de la certitude flatteuse de ne se jamais reformer. Le Projet des Chirurgiens ne sçauroit du moins échapper aux réflexions des Malades, il est indispensable de les consulter, puisqu'il n'y a qu'Eux qui ont intérêt qu'un Chirurgien soit suffisamment instruit; On les entendra dire, qu'il ne fait déjà que trop valoir auprès d'eux sa science, que c'est-là la source de toutes les altercations, qui se trouvent entre

lui & le Medecin , qu'ils en font le plus souvent les tristes victimes , balançant sur le parti qu'ils ont à prendre , que cependant accoutumés de sçavoir que le Chirurgien est borné dans ses lumieres , & que celles du Medecin font beaucoup plus étendues , ils ont l'avantage & la consolation de se déterminer par cette raison , & de fixer leur confiance dans la décision du Medecin.

Indépendamment de ces réflexions , les Chirurgiens esperent peut-être que le Latin & la Philosophie les rendront moins sujets à faire des fautes dans leurs operations ; Mais cette science n'auroit-elle cette propriété que pour leur profession ? pourquoi ne l'auroit-elle pas aussi pour celle de l'Huissier , du Procureur , du Greffier ? N'ont-ils pas intérêt de prévenir leurs fautes dans les exploits , les procès verbaux , les contrats & autres pieces de procedure ? Ne faudroit-il pas aussi dorenavant engager l'Architecte à se faire Maçon , Serrurier ou Charpentier , ou ceux-ci de sçavoir l'Architecture , sous prétexte de ne plus craindre de mauvais bâtimens ; peut être même que certaines gens , pour mieux remplir les devoirs de la Religion , se feront une loi d'en approfondir les mysteres.

Les fonctions de la Jurisprudence , de l'Architecture , & de la Religion n'ont pas absolument une ressemblance bien parfaite

avec

avec l'étude & le travail d'un Chirurgien ; Celui-ci ne doit rien ignorer de ce qui peut contribuer à la santé pour éviter des maux qu'il peut faire , d'autant qu'il n'y remédie qu'avec bien de la peine & de l'incertitude. S'il est vrai que par rapport à la santé le Latin & la Philosophie le rendront plus certain & plus heureux , pourquoi ne pas faire à l'Apotiquaire la même grace ou la même loi , Lui qui avec autant de délicatesse de conscience pourra se croire cause des maux que ses drogues procurent , comme le Chirurgien pense aujourd'hui l'être des maux de ses operations , tandis que ni l'un ni l'autre n'ont rien à se reprocher quand ils agissent après l'avis du Medecin , lequel est leur véritable garant.

Le Chirurgien cependant , à la différence de l'Apotiquaire , doit être instruit des maladies pour lesquelles il opere , Mais cette science dont il a besoin faisant partie de la Medecine , il suffit de le maintenir dans l'habitude de la recevoir & de la meriter des Medecins , qui savent ce qu'il lui en faut , & non pas l'exposer à des réflexions inutiles & nuisibles à sa profession.

C'est dans cet esprit que lorsqu'un Chirurgien est appelé dans l'Amphitéâtre de la Faculté pour y dissequer les cadavres , s'il s'écarte de son sujet par des raisonnemens

sur l'usage des parties, le Professeur ne manque pas, conformément aux Statuts, de le ramener à son unique objet, qui est la démonstration des organes. Il en est de même des Examens des Aspirans, auxquels assiste la Faculté, elle ne les souffre pas discourir sur des matieres, quand elles ne sont pas de leur compétence.

Mais à présent si l'on exige qu'ils étudient le Latin & la Philosophie, la Faculté ne pourra plus les empêcher de puiser dans les sources de la Medecine, même de s'y enivrer par l'appas de la nouveauté & de l'indépendance. Ils négligeront sans qu'on s'en apperçoive la Mécanique de leur art, le Public les croira Chirurgiens, & il éprouvera aux dépens de sa santé & de sa vie qu'ils ne le sont pas.

Vous voilà Monsieur suffisamment au fait de tout ce qui s'est passé entre les Medecins & les Chirurgiens depuis trente ans, Vous avez vû les différens procedés de ceux-ci pour se séparer entierement de la Faculté; Ce schisme me fait craindre des inconveniens que je vais vous expliquer dans les réflexions suivantes; je vous prie de les lire & de croire que je suis, &c.

PREMIERE REFLEXION.

Il est impossible de joindre à la Chirurgie, considérée comme un Art manuel, l'étude de la Medecine.

On ne réussit dans quelque art que ce soit que quand le goût naturellement le fait choisir ; On en surmonte plus aisément les difficultés & les désagréemens. Il n'y a point d'état qui demande plus de vocation que la Medecine & la Chirurgie, tout y est épineux, presque rien n'y flatte, aussi le nombre des personnes qui s'y engagent n'est pas proportionné à la quantité des Malades, c'est encore une raison pour s'opposer au projet des Chirurgiens, parce que les deux états étant réunis dans une seule personne, il y aura encore moins de Medecins ou de Chirurgiens ; enfin en s'appliquant tout à la fois à deux sciences, l'une plaira plus, l'autre moins, & de-là on n'en possedera aucune parfaitement.

La Profession du Chirurgien est plus désagréable & plus embarrassante que celle du Medecin, les objets de celui-ci sont plus curieux, plus amusans, plus étendus, plus interessans ; ceux de l'autre au contraire ont quelque chose de repugnant, principale-

ment par rapport aux pensemens. Le reste consiste en des bandages, des appareils, des instrumens dont la mécanique à la vetité, recrée l'imagination, mais dont les effets donnent toujours une certaine horreur. Peut-on concevoir que l'on étudiera tout à la fois ces deux sciences, fans que l'une ne devienne tellement du goût de celui qui s'y applique, qu'il n'abandonne, ne méprise, ou ne néglige l'autre.

Un jeune homme, par exemple, qui se destine à la Chirurgie, s'il est obligé d'étudier la Medecine, cette étude lui fera abandonner son premier dessein, Il n'y est encore lié, ni par honneur, ni par nécessité, l'inclination qui l'y porte diminuera, & peut-être qu'il se sentira plus de capacité pour être Medecin que Chirurgien. La République manquera donc insensiblement de Chirurgiens; d'ailleurs il n'est pas aisé ni commun d'en avoir de bons, il est par consequent de la Politique de ne point exposer à des dégoûts pour cette Profession, ceux qui s'y déterminent, il faut se garder de les initier dans une science dont les appas peuvent les détourner de l'autre, & pour les encourager dans celle-ci & les y fixer; il est essentiel de ne les faire participer aux lumieres de la Medecine, que de loin & toujours par voye de communication & d'instruction.

Joignez à tous ces raisonnemens l'immen-
 sité des deux sciences, surtout de la Mede-
 cine, le prompt passage de cette vie, les
 embarras qui s'y rencontrent & qui en con-
 somment une bonne partie, l'âge de la jeu-
 nesse dans laquelle un Chirurgien doit se
 rendre parfait pour être utile. Celui de la
 vieillesse au contraire, avec laquelle un Me-
 decin n'a pas encore atteint le degré de per-
 fection, toutes ces raisons démontrent évi-
 demment l'impossibilité d'être tout à la fois
 Medecin & Chirurgien, & consequemment
 l'inutilité pour celui-ci d'apprendre le Latin
 & la Philosophie.

SECONDE REFLEXION.

*Un Chirurgien en ne s'appliquant qu'à ce qui
 le concerne, deviendra très-habile, & même
 beaucoup plus que celui qui sçaura le Latin
 & la Philosophie.*

Pour exceller dans la Profession de Chi-
 rurgien, il suffit de sçavoir l'anatomie, de
 connoître les differences, les usages & la
 pratique des bandages, des appareils & des
 operations, des médicamens extérieurs, &
 les maladies pour lesquelles on opere.

On acquiert toutes ces connoissances de
 trois façons, 1^o. Par imitation, en voyant

faire les Maîtres de l'Art, comme font les Apprentifs; 2°. Par l'exercice fréquent de la main en commençant d'abord par celui de la barbe, ensuite de la saignée, surtout de la dissection des cadavres, enfin des opérations & des pensemens. 3°. Par la lecture des Livres qui ont traité de l'Anatomie, des Maladies sujettes à la Chirurgie & des Opérations qui leur conviennent.

C'est pour la lecture de ces Livres, que les Chirurgiens se proposent d'étudier le Latin & Philosophie; Mais les meilleurs & les plus propres à les instruire sont écrits en François, tels que l'Anatomie de Mrs Winslon, Verdier, Dionis & Palfin. Les Anatomies Latines contiennent quelques découvertes tout au plus curieuses, mais incapables de perfectionner la pratique de la Chirurgie, pas même de la Medecine.

Quant aux bandages, aux appareils, aux opérations, les Auteurs Latins n'ont rien donné de plus instructif & de plus méthodique que les Livres François des Dionis, des Thevenin, des Garangeo, des Ledran & des Col de Villars.

Guy de Chauliac est le meilleur Livre pour ce qui regarde la connoissance des maladies Chirurgicales. C'est l'hippocrate des Chirurgiens. Joubert Medecin de Montpellier l'a traduit en François, & y a joint des

Notes excellentes. Les Chirurgiens ont encore sur ces mêmes maladies, soit en général, soit en particulier les Traités d'Ambroise Paré, de Guillemau, de Verduc, de Leclerc, de Mauriceau & de M. Petit.

Quand tout ces Livres leur manqueroient, les Chirurgiens de Paris feroient toujours les plus grandes Eleves en Chirurgie avec leur Chefd'œuvre, dont l'ame est la compilation des leçons, avec lesquelles la Faculté a formé leurs Ancêtres. Les Bibliothèques publiques en ont des Manuscrits, dans lesquels on voit des instructions rédigées par demandes & réponses sur le Chapitre Singulier, l'Anatomie, les Aphorismes d'Hippocrate, les Apostèmes, les Ulceres, les Blessures, les Fractures & les Luxations.

A l'aide de ces instructions, on a vû la Faculté humilier les Chirurgiens de longue robe, & leur prouver qu'elle sçait faire des Chirurgiens, Elle forma bien vite à leur place les Barbiers-Chirurgiens en leur mâchant la Doctrine, tandis qu'ils ne s'appliquoient qu'à l'exercice de leurs mains.

La connoissance des signes sensibles & des causes tant évidentes qu'externes des maladies, suffit au Chirurgien; ce qu'il apprendroit de plus dans les Livres Latins, lui seroit totalement inutile. Il est certain qu'il n'a pas besoin de sçavoir le Latin ni la Philosophie.

Il est intéressant de l'attacher tout entier à la Chirurgie dès son bas âge pour le mettre en état dans le fort de sa jeunesse de servir les Malades; C'est pourquoi la Faculté s'est chargée de lire pour lui les Livres Latins, & d'en composer des leçons & des abrégés capables de l'instruire.

C'est ainsi qu'un Chirurgien n'ignore rien de tout ce qu'il doit sçavoir, celui qui sçaura le Latin & la Philosophie, aura de plus une science qui ne servira qu'à le déranger, ou le dégouter de son état; enflé de son sçavoir, il prendra le ton décisif, & par son opiniâtreté, bien loin de persuader les Malades, il ne fera que les rebuter; Au lieu que le Chirurgien sans Latin ni Philosophie, ne songe qu'à les gagner par sa douceur, sa complaisance, un espece d'enjouement & d'autres qualités d'esprit d'autant plus persuasives, qu'elles paroissent naturelles en lui, & simplement développées à mesure qu'il s'est perfectionné dans son art. Par conséquent il fera tout au moins aussi bon Operateur, & même plus essentiel, que le Chirurgien Latiniste & Philosophe.

TROISIÈME REFLEXION.

Un Chirurgien Latiniste & Philosophe, ne peut faire qu'un mauvais Opérateur.

Pour bien opérer, il faut être accoutumé au mécanisme de son Art, dont les différentes Parties, sont, les unes incapables de fixer l'attention d'un Homme de belles Lettres, d'autres ne servent qu'à l'embarrasser, & d'autres à le dégoûter. Pourra-t'il, par exemple, s'appliquer sérieusement à coudre & couper des linges, à former des Plumaceaux, des Bourdonnets, des Tentés, à préparer des Emplâtres, à les essuyer, à nettoyer des Ulcères? Que trouvera-t'il de satisfaisant dans ces occupations? Supposons cependant qu'il s'y fixe, ce ne sera que par manière d'acquit, qu'on le verra en remplir les fonctions: il n'aura ni douceur ni complaisance pour les Malades, prenant toujours avec lui le ton de Maître; l'opération leur paroîtra plus terrible, parce qu'en s'y soumettant ils s'y croiront forcés.

Quelle différence de conduite dans un Chirurgien, qui pour mériter l'estime & la confiance de ses Malades, ne peut se faire valoir auprès d'eux que par son Art même: on le voit s'appliquer sans affectation, à faire

sentir l'adresse & la légereté de sa main, Mais principalement on remarque en lui un air assuré & modeste, dans le tems qu'il opère.

Cette assurance du Chirurgien tranquillise les Malades sur le succès de l'opération, elle ne lui vient, que d'être borné dans ses connoissances; & c'est un bonheur pour lui, étant à même de consulter les Médecins: il ne se détermineroit jamais à faire une Opération, qui par elle-même a quelque chose, que l'humanité ne peut souffrir, s'il ne se flattoit de réussir. Trop de curiosité dans les Sciences & de raffinement dans les Arts, les rend ordinairement inutiles.

Si le Chirurgien apprend le Latin & la Philosophie, il disputera ou avec ses Confreres ou avec les Médecins sur la Nature, les causes, les suites d'une Maladie; il parlera de tous les systêmes pour étaler son érudition. Si l'on refute son opinion, il s'échauffera au point de n'avoir plus ni tête, ni yeux, ni mains. Il opérera sans se soucier de réussir, le sort du Malade ne l'intéressera plus, la Science du Latin & de la Philosophie le rendra, ou timide, ou téméraire, ou indifférent, ou présomptueux, & l'expérience fera voir qu'il est très-mauvais Opérateur.

QUATRIÈME REFLEXION.

De quelque condition ou de quelque fortune que soient les Malades, ils seront mal servis par des Chirurgiens Latinistes & Philosophes.

Si pour être Chirurgien, il faut sçavoir le Latin & la Philosophie, & être Maître ès Arts, cette Profession deviendra l'objet des jeunes gens de naissance & de fortune; Ceux qui n'auront que le talent de la main, quoiqu'avec toutes les qualités naturelles du cœur & de l'esprit en seront exclus; & par conséquent il est aisé de juger que les Malades seront à plaindre & très-mal servis.

Les Personnes de condition ne trouveront plus de ces jeunes Chirurgiens, dont elles tirent nombre de commodités, telles que sont celles de la Barbe, du Bain, de la Saignée & d'autres services, qu'exigent également la santé & la propreté. Quoi! un Maître ès Arts se présenteroit pour être Valet de Chambre-Chirurgien d'un Seigneur; & quand bien même, on n'aime point à se faire servir par des Gens distingués, soit par la Naissance, soit par la Science. On veut être maître & disposer librement de ceux qui procurent certaines commodités; il faudra pour un Maître ès Arts des distinctions gê-

nantes, un Seigneur n'osera se découvrir à lui, encore moins lui commander : cependant il se trouvera privé d'un Officier principal & commode, tel que le Valet de Chambre-Chirurgien, tandis que jusqu'ici il avoit à choisir parmi nombre de jeunes Gens, qui tâchoient de mériter auprès de lui cette place, par laquelle ils s'avançoient assez souvent dans le monde.

Les Personnes d'une médiocre fortune ne seront plus servies avec le même respect & à si peu de frais ; Il leur faudra payer les Visites & les Confeils des Chirurgiens, elles ne sçauront plus à qui s'adresser pour régler les sommes qu'ils exigeront d'elles : Si dans ce cas l'on veut s'en rapporter au Médecin, les Chirurgiens, qui ne le regarderont plus comme leur Juge, contesteront sa décision : Quel embarras pour lors ! Mais peut-être trouveront-ils l'expédient d'en tirer le Public, en dressant le Tarif de leurs Opérations ?

Quand ils auront accoutumé le Public à les regarder comme des Gens de Lettres, ils deviendront maîtres du Malade, à peine lui permettront-ils de douter, encore moins de consulter des Médecins, ou du moins d'en prendre d'autres que ceux qu'ils auront choisis.

Ne se trouve-t'on pas quelquefois incommodé dans des endroits où il y a nécessité de Raser, pour appliquer des Cataplasmes, des

Emplâtres , ou pour faire quelque opération ? Si le Chirurgien Maître ès Arts , & par conséquent incapable de Raser , faute d'y être habitué , entreprend de le faire , il faudra prendre le parti de souffrir tout le mal que ce Chirurgien causera ; ou bien si le Chirurgien propose de prendre un Barbier-Perruquier , & que l'on s'y détermine ou qu'on le demande , pour s'épargner de la douleur : N'est-ce pas toujours un désagrément pour un Malade , d'être obligé dans des indispositions qu'il voudroit cacher , d'en multiplier les témoins , tandis que le Chirurgien-Barbier l'exempteroit d'appeller le Barbier-Perruquier ?

Un autre inconvénient , par rapport à toutes sortes de Personnes ; c'est que l'on n'aura plus la même commodité d'être pansé , lorsqu'on sera blessé dans les Ruës de Paris , soit par accident , soit par querelles de jour , mais surtout de nuit ; Comment fera-t'on avec des Chirurgiens Maîtres ès Arts , qui n'auront plus de Boutique , la Garde ou le Guet ne pourra pas facilement reconnoître leurs demeures ? Les blessés ne souffriront-ils pas ? & peut-être ne périront-ils pas , faute de trouver sur le champ les premiers secours ? Supposez cependant que ces Chirurgiens sans Boutique soient connus dans leur Quartier , le Blessé pourra-t'il monter au premier ou second étage ? Et est-on sûr que l'on y trou-

vera comme dans une Boutique, ou le Maître ou les Garçons? Par conséquent le Blessé peut périr, & alors la Police, la Justice criminelle & le Public en général, seront mal servis, faute d'avoir des Barbiers - Chirurgiens obligés de tenir Boutique?

CINQUIÈME REFLEXION.

Le Chef-d'œuvre de Saint Cosme s'anéantira insensiblement.

Cette dernière réflexion est presque une conséquence de toutes les précédentes. Le Chef-d'œuvre de Saint Cosme, est un exercice, pour lequel on employe une semaine entière à dissequer un Cadavre, & à faire toutes les Opérations de la Chirurgie; l'Aspirant se trouve le matin & le soir, dans une Salle, où les Prévôts l'interrogent chacun à leur tour, en présence des Maîtres.

Cet exercice n'est pas tant une épreuve du sçavoir de l'Aspirant, qu'une communication que les Maîtres lui font des observations qui leur sont particulieres; Par conséquent, pour qu'un Aspirant en profite, il faut qu'il ait, 1°. Du respect pour ceux qui l'interrogent, les croyant plus habiles que lui. 2°. Qu'il réponde conformément aux questions

que l'on lui fait. 3°. Qu'il se soumette aux manieres d'opérer que l'on lui propose en certains cas. 4°. Qu'il soit sans prévention.

De bonne foy, un Chirurgien Latiniste, Philosophe & Maître ès Arts, se croira-t'il moins sçavant que son Interrogateur qui n'aura point ces qualités? Cet Eleve méprisera les questions que l'on lui fera, il les reformera, ou il en agitera d'autres. Il se jouera de son Maître ouvertement, & faute d'avoir été accoutumé de bonne heure aux plus communes Opérations de son Art, il ne pourra pas exécuter les nouvelles que l'on lui montrera, peut-être qu'elles ne seront point de son goût, prévenu par un systéme qui lui sera particulier. Si l'on persévere à lui faire faire ce qu'on exige de lui, il se dépitera pour ainsi dire, sa vanité se trouvera blessée, de ce qu'aulieu d'examiner son érudition, on ne veut de lui que de l'adresse & de l'habitude dans les mains. En un mot, le Chef-d'œuvre pour lui ne sera jamais qu'une fatigue ou un badinage.

Peut-on penser qu'un Chirurgien se plaira dans sa Profession, au point d'en tirer vanité, & par conséquent s'y perfectionner, quand on le voit en mépriser la fonction la plus utile, telle qu'est celle de la Barberie. On croit que ce mépris n'est rien; l'expérience fera voir qu'il attirera dans l'esprit du

Chirurgien , celui de toutes les autres Opérations , pour lesquelles d'ailleurs il aura moins de disposition , faute de s'être accoutumé dans le bas âge à manier le Rasoir , pour lors il excusera son incapacité , en alléguant que le talent de disséquer des Cadavres , de couper des Jambes , des Bras & des Mamelles , lui paroît autant méprisable , quoique plus intéressant , que celui de faire la Barbe.

Si les Chirurgiens ne font pas cette réflexion d'eux-mêmes , le Public la fera , dès qu'ils refuseront de Raser , comme étant une fonction au-dessous d'eux. Les Chirurgiens ont beau s'estimer , chacun s'estime autant qu'eux. Ils devroient faire attention qu'ils offensent tout le Public , & que sans la Barbe ils n'auroient pas tant de crédit ; Elle est la source de leur mérite , de leur faveur & de leur fortune. Quelqu'habiles qu'ils soient , personne ne désire la fréquence de leur secours. On les craint même après le bien qu'ils ont fait. Quelle estime auront pour eux ceux qui s'imaginent n'en avoir jamais besoin ? Et par conséquent quel Rang tiendront-ils dans le monde ?

A Paris ee

1743.

F I N.